

(N^o. 12.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

18 MARS 1799.

Aux Femmes:

Sexe charmant; sans vous la terre seroit un lieu d'exil; nous n'y verrions que des jours nébuleux; c'est vous qui rendez le tems séreïn, et qui faites naître les fleurs: les hommes, sans vous, seroient des automates: l'ennui, la tristesse les assiègeroient toujours: les nuages de l'ignorance les investiroient de toutes parts; ils seroient grossiers, barbares et féroces. Sexe enchanteur! si, d'une main, vous nous offrez les myrthes de Vénus, vous nous présentez de l'autre les palmes de la gloire: par un souffle de flamme, vous savez ranimer notre génie éteint: vos mœurs douces et paisibles nous inspirent sans cesse l'amour de la bienfaisance. Filles du ciel, beautés ravissantes! tous les êtres s'empressent de vous rendre hommage; pour animer vos grâces, on voit le jour paroître; c'est pour vous chanter que la musique fait retentir nos théâtres des sons les plus flatteurs; c'est pour vous offrir vos charmes, que la toile s'anime et que le marbre respire. Quelle régula-

rité! quelle proportion! quelle délicatesse dans vos traits! Femmes! femmes! vous êtes le plus bel ouvrage qui jamais soit sorti des mains du créateur : vos regards sont vifs et purs comme les rayons de l'aurore ; votre peau est aussi fine que le duvet des fleurs ; le souffle de Zéphir n'est pas plus doux que vos accens ; la nature a coloré du même pinceau et vos joues et les roses ; et votre ame je puis la louer dignement ; elle est aussi belle que vos attraits.

Sur l'Amour.

Amour, passion définie dans tous les tems, peinte de diverses couleurs et encore à peindre, malgré les tableaux des plus grands maîtres.

Instinct violent qui rompt les barrières les plus puissantes , passion exclusive qui méconnoit elle-même sa fougue et son audace.

C'est ce qu'il y a de plus fort dans la nature, c'est le levier qui porte le cœur humain à toutes les extrémités.

L'amour imprime à l'ame un nouveau caractère ; elle reçoit par lui une trempe de douceur et d'humanité. Il est toujours farouche, l'homme dont le cœur de glace ne connut jamais ce sentiment.

LES DEUX AMIS.

Histoire grecque.

Deux jeunes Spartiates , Cléophile et Ménas , unis dès l'enfance par ces nœuds indéfinissables de

la sympathie, ressentoient tous deux ce besoin si touchant de se voir, de se parler, d'être ensemble. Le tems qui détruit tout, loin de nuire à leur union, la resserra. Athènes étoit alors l'école de la sagesse; les parens de Cléophile résolurent de l'envoyer dans cette ville fameuse. Ménas obtint des siens la même permission. Ils portèrent tous deux à Athènes les mêmes desirs, les mêmes goûts, ceux de l'étude et de la vertu. Assidus aux mêmes exercices, l'amitié leur en dissimuloit les peines. Le tems dont le cours est si lent à cet âge inconsidéré, voloit pour eux d'un cours insensible. Enfin le moment de retourner à Sparte approchoit; mais avant ce retour, les parens de Cléophile avoient leurs vues sur lui. En l'envoyant à Athènes, ils n'avoient pas seulement prétendu achever son éducation; ils vouloient lui faire mériter la fille d'Eumène, citoyen de cette ville. Cléophile l'aimoit déjà, il en étoit aimé. Ménas, qui ignoroit leur inclination naissante et imperceptible peut-être à eux-mêmes, ne vit pas impunément la fille d'Eumène. Jusqu'ici les deux Spartiates avoient eu une confiance mutuelle et absolue: l'amour en priva l'amitié. Ils soupiroient tous deux sans se faire part de l'objet de leurs soupirs, et cependant ils étoient bien éloignés de se croire rivaux. Le moment fatal arriva. Cléophile obtint d'autant plus aisément la demande qu'il fit à ses parens de la fille d'Eumène, que ce mariage avoit décidé principalement son voyage d'Athènes. Muni du consentement de celle qu'il aimoit et de l'aveu d'Eumène, autorisé de ses parens, sûr de son bon-

heur, voyant l'instant qui devoit bientôt combler ses vœux, ivre de sa félicité, il alla la redoubler encore en l'épanchant dans le cœur de son ami. Un coup de foudre auroit moins étonné l'infortuné Ménas que cette affreuse nouvelle, et son trouble auroit dessillé les yeux de son ami, moins préoccupé et plus instruit des effets de cette passion violente, qu'il sentoit seul encore, et dont il n'avoit pu appercevoir l'impression dans les autres. Seulement il crut voir moins de joie à Ménas qu'il ne l'avoit attendu : cette persuasion l'affligea, mais il ne découvrit point sa peine.

Cependant Ménas, troublé, confondu, désespéré, perd l'usage des sens ; un feu dévorant se glisse dans ses veines, la maladie de son ame se communique à son corps ; déjà il est mourant ; on ne connoit point la nature de son mal ; il ne le découvre point, et quand il l'auroit découvert, que pouvoient les ressources de l'art contre une maladie incurable ? Il alloit succomber à ses infortunes, lorsque Cléophile instruit de son danger, l'aborde. Cléophile arrache enfin le secret fatal de son ami, et il tombe dans le même désespoir que Ménas. Il aimoit, il étoit aimé : il touchoit au bonheur suprême, son ame en jouissoit d'avance ; et son ami qui devoit en relever encore les charmes, en les partageant, son fidèle Ménas détruit le frêle édifice de sa félicité. Ames vulgaires et personnelles ; Cléophile est inimitable pour vous ; admirez du moins le sacrifice étonnant, surnaturel peut-être, qu'il fit de son amour à l'amitié. L'aspect de son ami mourant, dont il peut prolonger les jours, le

décide. Il ne voit, n'envisage que lui, il se jette dans ses bras, le baigne de ses larmes; il soupire, sa bouche n'ose encore prononcer ce que son cœur désavoue; ses yeux, tantôt affligés, tantôt égarés, expriment les efforts de son ame; il prélude par un silence douloureux à rendre la vie à son ami aux dépens de tout son bonheur. Il le serre avec transport et lui dit enfin: vivez, la fille d'Eumène est à vous; il se retire, il rend sa parole à Eumène, se jette à ses pieds; il obtient son amante pour Ménas; il n'ose la voir elle-même; un seul de ses regards auroit fait triompher l'amour; il craint de reparoître aux yeux de Ménas, sa passion auroit pu le tromper, et empêcher sans doute le fatal sacrifice qu'il avoit résolu. Plus amoureux, plus passionné encore après cette résolution cruelle, il mande à son ami le consentement du père, et l'aveu de la fille, trop foible pour s'y opposer. Ainsi, victime de l'amitié, il retourne à Sparte, le désespoir dans l'ame: il n'y reste pas longtems, la solitude seule avoit des charmes pour lui; il fuit une société trop nombreuse. Une campagne isolée est le refuge qu'il choisit: c'est-là qu'il veut se dérober à tous les regards, et vivre ignoré de la nature entière. Il avoit déjà rompu toute communication avec Sparte. Bientôt dans son asyle, aux inquiétudes du désespoir, succédèrent les langueurs de la mélancolie; dégoûté de tout, de la vie même, il ne cherchoit que les occasions d'en rompre les liens. Les Ilotes du canton qu'il habitoit, mécontents du gouvernement qui les tyrannisoit, formèrent une conspiration: sa tristesse, dont

ils ignoroient la cause, leur parut prendre sa source dans quelque oppression semblable à celle qu'ils souffroient eux-mêmes; et sans approfondir la chose, ils le regardèrent comme un vengeur que le ciel leur envoyoit. Ils lui firent part de leurs projets; les cœurs affligés sont naturellement portés à secourir les malheureux, et à croire aisément les abus d'autorité. Il entre dans la conjuration; on en découvre les auteurs; ils sont arrêtés; Cléophile est du nombre: il comparoit devant les sénateurs chargés d'instruire le procès; il reconnoît parmi eux Ménas, l'heureux Ménas, possesseur de tout ce qu'il adoroit, autrefois son ami, et maintenant son juge. Quel fut l'étonnement des deux jeunes Spartiates à une rencontre si peu attendue, et dans quelle circonstance encore! Ménas s'élançe de son siège, l'ame remplie de plusieurs passions violentes, et qui cédèrent cependant toutes aux transports de l'amitié et aux mouvemens sacrés de la reconnoissance; il appella mille fois Cléophile, son ami, son bienfaiteur, sa divinité tutélaire; il le serroit dans ses bras, comme un frère chéri, avec la joie délicieuse d'une mère qui retrouve un fils dont elle auroit amèrement pleuré la mort. Il étoit exalté par ce délire attendrissant et sublime du sentiment qui a besoin de s'épancher, et Cléophile, morne encore, mais pénétré, sembloit oublier ses maux; et la circonstance cruelle, où le désespoir l'avoit réduit, ouvroit son cœur navré au plaisir d'embrasser un rival qu'il ne croyoit plus l'être, et un ami qui avoit empoisonné ses jours, qui alloit être la cause de sa mort. Il n'est point coupable,

dit Ménas, il ne sauroit l'être, il ne mourra point : c'est à moi de porter ses fers ; peut-on, s'écrie-t-il, en les détachant, peut-on charger ainsi les mains de l'innocence, des liens réservés au crime ! Oh, mon ami, tu vivras, ou s'il faut périr, du moins nous périrons ensemble. — Tu t'égares, mon cher Ménas, mais ton égarement me plaît ; il justifie mon cœur, mon cœur qui t'aima et qui t'aime encore si tendrement. Je croyois depuis longtems qu'il n'étoit plus de bonheur pour moi ; je me trompois : tu viens de me rendre encore heureux ; je mourrai content, mais je mourrai ; et si tu m'aimes, tu vivras, puisque je t'en conjure. O Spartiates, ô mes juges, j'ai violé les loix de Lycurgue, je me suis armé contre ma patrie ; un désespoir cruel, involontaire, m'a rendu rébelle : l'amour régnoit impérieusement dans mon ame ; j'ai cru pouvoir le sacrifier à l'amitié ; j'avois trop présumé de mes forces ; mon ami est heureux par moi, c'est la seule action louable que j'ai faite, et la seule consolation qui me reste. — Qu'entends-je ? — Un sacrifice dont je m'applaudirai en mourant, et que Ménas auroit toujours ignoré, si je l'aimois moins, et si je n'étois pas si jaloux de conserver son estime : je ne veux point qu'il rougisse de m'avoir aimé, ni qu'il me confonde avec des citoyens pervers, qui ne conspirent que pour eux : c'est le désespoir seul qui m'a rendu coupable ; je suis à plaindre, mais je ne suis point criminel.

Il se tut, et les autres juges attendris de cette scène touchante, auroient absous l'illustre infortuné, s'ils n'avoient suivi que leurs cœurs ; mais les

loix étoient précises ; elles ne permettoient plus même à Ménas , trop justement suspect de partialité , de rester au nombre des juges ; on l'entraîna malgré lui , par l'ordre des Ephores ; on interrogea l'accusé , il fut aisément convaincu de rébellion : les juges prononcèrent en pleurant la punition de sa mort. Cléophile étoit conduit au supplice ; Ménas s'échappe des mains de ceux qui le gardoient ; il fend la presse ; il raconte au peuple tous les malheurs de son ami et les siens ; il excite la commiseration et l'intéret : mais l'arrêt cependant alloit s'exécuter. Quand il voit que la mort de son généreux ami est inévitable , il n'écoute plus que son désespoir ; il vole à lui , se frappe et tombe dans ses bras , en sollicitant toujours sa grâce d'une voix mourante. Elle lui est accordée ; il conjure Cléophile de vivre , pour être le protecteur de sa femme et de ses enfans. Il obtient cette faveur ; il expire content.

Cléophile , frappé de cette mort bien plus que de celle qu'il attendoit , éprouve l'anéantissement de toutes ses facultés ; il ressemble à l'homme éperdu que la foudre a renversé. Les Spartiates se connoissoient en vertu , en grandeur d'ame. Le crime de rébellion leur parut abondamment effacé par une amitié si rare , et la compassion fut plus forte que les loix de Lycurgue. Les liens tombèrent des mains généreuses de Cléophile ; il se jette sur le corps inanimé de son ami ; il prend douloureusement la résolution de vivre pour être le protecteur de la femme et des enfans de son ami. Une ame commune auroit repris alors les sentimens d'amour.

Celui de Cléophile expire, et l'épouse de Ménas n'est plus qu'une divinité inviolable pour lui. Il consacre les restes de ses jours à cette famille chérie, et lui laisse en mourant toute sa fortune.

P A R I S.

Une marchande de modes vouloit emprunter deux mille écus à un homme qui prêtoit solidement, et comme il lui montrait quelques inquiétudes sur l'avenir, elle fut obligée de le mettre au fait de ses affaires. Mes fonds, lui dit-elle, me rentrent vers le milieu de Janvier, parce qu'à cette époque j'aurai des *chapeaux coquets*, des *voiles à l'Iphigénie*, des *Dolimans*, des *sacs à devise*. Pour Paques, cela ira encore mieux, je serai assez bien pourvue de *capotes en crêpes*, de *chapeaux de couriers*, de *Turbans ou ballon*. En Septembre, j'aurai beaucoup à tirer en *casques à la Minerve*, en *toques de velours*, en *douillettes*, et en *fichus suisses*. Tout cela n'est pas encore connu. Voyez si vous risquez quelque chose.

Cet homme ayant en effet pesé toutes ces valeurs, prêta deux mille écus, et calcula qu'ils étoient très-solidement placés.

R a p s o d i e s.

Lucinde est une femme charmante, disoit Damis son amant, mais son caractère ne lui fait guère d'honneur dans mon esprit. Vous allez ju-

ger de sa manière d'être : avant-hier, en voulant cueillir une rose qu'elle desiroit, je m'ensanglantai les mains de manière à ne plus pouvoir m'en servir. Voilà Lucinde qui se met à rire, à rire, à rire, comme de la chose du monde la plus comique, Hier, un joli chien barbet, dont on lui avoit fait présent, me sauta au visage comme j'approchois Lucinde pour l'embrasser ; j'eus le nez presque déplacé, l'œil gauche presque crevé, et le menton criblé de trous. Voilà Lucinde qui rit, qui rit, qui rit, comme si j'avais éprouvé l'aventure la plus gaie et la plus plaisante. Ce matin encore, j'étais au lit, avec la tête empaquetée, à cause de l'accident de la veille : Lucinde vint me voir, je me lève pour la reconduire ; le pied me manque au haut de l'escalier ; me voilà à rouler de degré en degré jusqu'à la dernière marche. Voilà ma tête fendue en deux, mon bras gauche démis, et mon pied droit gratifié d'une entorse, mais d'une des entorses les mieux conditionnées : et voilà Lucinde qui rit encore à perdre halaine, et puis, quand je me fâche, elle me jure qu'elle m'adore, et qu'elle m'adorera toujours. Oh ! oh ! voilà une singulière façon d'adorer les gens !

Hier, Dorlise m'a boudé tout le jour ; qu'avoit-elle donc ? — Ce qu'elle avoit ? vous aviez toussé, et quand elle a la migraine, elle n'aime pas les gens qui toussent. — Mais avant-hier encore elle m'a tenu rigueur, qu'avoit-elle donc ? — Ce qu'elle avoit ? Vous vous êtes mouché, et quand elle

réfléchit, elle n'aime pas qu'on se mouche. — Mais, aujourd'hui, qu'a-t-elle pour me faire mauvaise mine? — Ce qu'elle a? vous avez craché, et, quand elle parle, elle ne veut pas qu'on crache. — Eh bien! duodi dernier, qu'avoit-elle pour me brusquer comme elle le faisoit? — Ce qu'elle avoit? vous étiez défrisé, et elle déteste les gens défrisés. Adieu, Dorlise, adieu; vous m'ennuyez, la belle. Quand on est si susceptible, on ne voit que des marionnettes qu'on fait mouvoir à volonté.

M O D E S.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 13.)

Chapeau à la Minerve.

Comme deux individus peuvent porter le même nom sans se ressembler, sans être souvent de la même famille, ainsi quelquefois les modes se produisent avec une dénomination semblable, sous des formes différentes. Et le chapeau que nous offrons aujourd'hui, pour s'appeller à *la Minerve*, comme celui d'un de nos précédens Numeros, n'en présente pas moins des nuances assez bien caractérisées pour le différencier. Nous prendrons de-là occasion d'observer que les modistes diffèrent des auteurs, en ce qu'elles ne se copient jamais. Si quelquefois elles adoptent les idées des autres, c'est pour se les approprier d'une manière particulière. Chacune a son style qui distingue ses productions aux yeux des connoisseurs.

Le chamois est encore de goût ; on reprend le rose, et l'on fait l'essai du vert et du bleu-ciel.

Spencer en poil.

Cette mode a dû son existence à la durée du froid. Il n'y a guères, pour le fond, de couleur déterminée. Le gris, le rose, le vert, le cramois, se voient à-peu-près en même quantité.

V O I T U R E S .

La forme des voitures n'a point varié. La doublure des carosses de ville est toujours de drap, d'une couleur très-claire, orné de galons fort larges, de différens dessins.

La couleur dominante des panneaux de voitures est la couleur jaune. L'opulence du propriétaire se manifeste par la finesse du vernis et la beauté des chevaux ; du reste, ces voitures sont de la plus grande simplicité, et les ornemens d'argent, de cuivre doré, ont totalement disparu. Il est du grand ton d'avoir trois lanternes à sa voiture. Quelques élégantes ayant voulu renchérir sur la mode, en ont arboré cinq, trois sur le devant, et deux sur le derrière ; mais cette fantaisie n'a pas trouvé des sectateurs.

H I S T O R I E T T E .

(*En réponse à la question : lequel est préférable de se marier ou de garder le célibat.*)

L'astronome Nycias, de Samos, étant en voyage à Sienne, en Egypte, se promenait une après-

dinée dans la campagne , occupé du lever des Pléiades ou de Jupiter, lorsque des chants et des voix de femmes rappellèrent son esprit sur la terre : il regarde ; il voit, non loin de lui, de jeunes filles qui lavoient des robes sur un des petits canaux du Nil ; il s'arrête pour les écouter ; elles s'en apperçurent : et soit timidité ou malice, les chants cessèrent. Ce philosophe agreste qui, jusqu'alors, couvert de l'égide de Minerve, avoit repoussé les traits de l'amour et de la beauté, céda enfin à leur puissance. Toutes ces filles lui parurent d'abord autant de Nymphes charmantes ; mais de près, il n'en distingua qu'une seule ; c'étoit Galathée au milieu des Néréïdes ; de longs cils, de grands yeux noirs chargés de cette humidité qui donne au regard une expression si voluptueuse ; des cheveux superbes et une taille moyenne, mais légère et svelte ; tel étoit le portrait de celle qui devoit ouvrir le cœur de Nycias à l'amour. L'impression fut d'autant plus vive, qu'en général les Egyptiennes n'ont pas reçu le don de la beauté. Il lui adressa parole et fut satisfait de ses réponses. Déiphile, (c'est ainsi que se nommoit cette belle) le conduisit chez son père, qui se félicita beaucoup de la visite de ce grand astronome.

Nycias passa une soirée charmante. Rentré chez lui, tous ses desirs, toutes ses pensées se fixèrent sur l'aimable égyptienne. Il auroit volontiers abandonné Vénus, Mars, la grande et la petite Ourse, pour passer la nuit à contempler le nouveau phénomène qu'il avoit découvert sur la terre. Cette situation nouvelle, ponur lui, éloï-

gna le sommeil. Comme il ignoroit l'art de manier ces traits fins et délicats qui pénètrent le cœur des belles, il ne vit pour son amour d'autre asyle que le mariage. Mais un philosophe, un astronome encore à moitié sauvage, devoit-il courber sa tête sous un joug aussi pesant ! lui, sur-tout, qui, jusqu'à cette époque, avoit vécu dans une indépendance absolue. Ces réflexions l'agitoient ; les plaisirs, les douceurs de l'Hymen d'un côté ; les soucis, ses chaînes de l'autre.

Dans cette anxiété, il sortit pour aller promener son inquiétude dans la campagne, et méditer le parti auquel il s'attacheroit. Il rencontra un de ses amis qui, sans lever l'étendart de la philosophie, avoit un jugement sain et un esprit juste. Il lui confia son amour et ses irrésolutions, et lui demanda son opinion sur le mariage. „ Si vous entrepreniez, lui dit-il, un voyage un peu long, aimeriez-vous mieux être seul ou accompagné d'un ami ? „ — Belle demande ! rien de si triste que de voyager seul ! Si l'on court quelque danger, si l'on essaye des peines, des travaux, ils sont adoucis par la présence d'un ami. Si, au lever d'un beau jour, en respirant l'air pur et frais du matin, on traverse une belle campagne, une vallée agréable, on double son plaisir en le communiquant. — „ Eh bien, mon cher, voilà la solution de votre problème. La vie est une route âpre et tortueuse, hérissée de rochers, couvertes de landes, où se trouvent, par-ci, par-là, quelques vallons fertiles et rians. Il faut traverser ce chemin pour arriver au

terme. Une compagne partage avec nous les plaisirs et les fatigues du voyage.,,

Dans ce moment ils virent un homme et une femme qui se disputoient avec chaleur : l'homme, usant du droit du plus fort, battit son antagoniste. Ils coururent à son secours et demandèrent au paysan la cause d'une colère aussi brutale. — „C'est ma femme, dit-il, que je veux corriger. Elle est méchante, capricieuse, fainéante, emportée, turbulente, tracassière; enfin, je suis las de la supporter.,, La femme interrogée à son tour, répondit avec la même aigreur : „que son mari étoit jaloux, brutal, ivrogne, avare, et qu'elle ne pouvoit plus vivre avec lui.,, L'ami de Nycias leur proposa de se séparer à l'amiable; à quoi l'un et l'autre consentirent avec plaisir. Nycias dit alors à son ami: „Vous voyez qu'il vaut encore mieux voyager seul, que de prendre une compagne pour se quereller et se battre en chemin.,, — Attendez à demain pour asseoir votre jugement. — Nycias passa la nuit, toujours agité, toujours indécis entre l'amour et la raison.

Dès son lever, il courut chez son ami. Il y trouva le paysan qui le supplioit d'engager sa femme à revenir auprès de lui, protestant qu'il l'aimoit malgré ses défauts, et qu'il ne vouloit pas vivre solitaire comme un hibou. L'ami de Nycias envoya aussitôt chercher la femme et lui demanda, (le mari écoutant sans être vu) si elle persistoit dans son projet de séparation. A cette question elle pleura, avoua qu'elle avoit passé une mauvaise nuit; et bien que son mari eût des défauts et

des torts , elle ne pouvoit supporter son absence. A cet aveu , le mari paroît , l'embrasse , et les deux époux s'en retournent pleins de joie et de tendresse. „Eh bien ! que pensez-vous maintenant, dit l'Egyptien à Nycias , de l'hymen et de ses orages?„ — Qu'il ressemble au climat de la Grèce qui a des brouillards , des nuages , des tempêtes , mais des jours sereins qui en rendent les jours agréable.... Me voilà décidé , j'épouse Déiphile.

TRAIT HISTORIQUE.

Les Hollandois avoient formé un établissement considérable dans l'isle Formose. Le Chinois Coxinge arme , en 1662 , pour les en chasser , et prend à la descente , Hambroeck leur ministre , qui est choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer les assiégés à capituler. Incapable de déguiser ses sentimens , il les exhorte au contraire à tenir ferme , et leur prouve qu'avec beaucoup de constance , ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison , qui ne doutoit pas que cet homme généreux , de retour au camp , ne fut massacré , fait les plus grands efforts pour le retenir ; ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles qui étoient dans la place. „J'ai promis , dit-il , d'aller reprendre mes fers , il faut dégager ma parole ; jamais on ne reprochera à ma mémoire que pour mettre mes jours à couvert , j'aie appesanti le joug , et peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune.„

Après ces
mots

mots il reprend, accompagné de sa seule vertu, le chemin du camp Chinois.

A N E C D O T E S.

Philotas étant un jour entré, par curiosité, dans la cuisine de Marc Antoine, vit entr'autres préparatifs, huit sangliers que l'on faisoit rôtir tout entiers. Il témoigna au cuisinier sa surprise sur le grand nombre de convives qui devoient assister à ce repas. Celui-ci lui répondit : „qu'ils ne seroient en tout que douze, mais qu'Antoine vouloit être servi à point nommé, et que comme il lui arrivoit souvent d'avancer ou de retarder le souper, il falloit toujours en avoir un tout prêt.

Un Saltinbanque disoit en plein marché qu'il montreroit le diable. Tout le monde accourut à ce singulier spectacle. Lorsqu'il eut ramassé le plus d'argent qu'il put, il ouvrit, devant son assemblée qui le regardoit les bras immobiles et la bouche béante, une grande bourse vuide, et leur cria : „Messieurs, ouvrir sa bourse, et ne voir rien dedans, c'est-là le diable. „

Un paysan, en procès, sollicitoit son procureur pour qu'il y travaillât. Mais celui-ci, qui ne voyoit point venir d'argent, disoit toujours à son client : Mon ami, ton affaire est si embrouillée que je n'y vois goutte. Le paysan comprit à la fin ce que cela vouloit dire, et tirant de sa poche deux écus, les présenta à son procureur : Tenez, Monsieur, voici une paire de lunettes.

Un autre paysan étoit allé trouver un avocat pour le consulter sur une affaire. Il avoit son argent à la main , et paroissoit desirer que la consultation favorisât ses prétentions. L'avocat pensa, avec raison, qu'il n'étoit pas de son devoir d'user de cette complaisance ; et pour l'intérêt même de celui qui le consultoit, il lui dit que sa cause n'étoit pas soutenable. Le paysan serre aussitôt son argent, et tire sa révérence. L'avocat piqué de l'injustice de ce maraut, crut devoir lui donner une leçon à ses dépens. Il le fait rappeler, et changeant de ton, lui dit, que toutes les affaires ont deux faces, et qu'en envisageant la sienne d'un certain côté, il ne pouvoit manquer de la gagner. Il en donna une raison frivole ; elle parut excellente au paysan, qui transporté de joie, tire tout l'argent de sa poche et le donne à l'avocat. Celui-ci en le serrant, lui dit : Mon ami, je vous ai donné deux conseils ; vous n'avez pas payé le premier : vous avez payé le second, gardez-vous cependant de le suivre, il ne vaut rien ; mais tenez-vous au premier, c'est le bon.

Les grands généraux ont toujours été persuadés que les meilleures résolutions sont celles qui ne viennent point à la connoissance des ennemis. Démétrius, fils d'Antigone le grand, demandant à son père quel jour il combattroit : As-tu peur, lui dit-il, de ne pas entendre la trompette ?

Un capitaine de Pierre III, Roi d'Arragon, lui ayant fait une demande indiscrete : Si je savois, lui répondit ce prince, que ma chemise sût la moindre de mes pensées, je la brûlerois.

Un général d'armée étoit en marche pour quelque expédition importante. Un officier le pria de lui dire quel étoit son dessein. Ce général, au lieu de lui répondre, lui demanda: *Si en cas qu'il le lui apprit, il n'en diroit rien à personne?* L'officier lui ayant protesté que non, le général lui répondit: *Qu'il avoit, aussi-bien que lui, le talent de savoir garder un secret.* Cette sage réponse fit taire l'officier indiscret.

Le général de étant en voyage, se trouva mal, et fut obligé de s'arrêter dans un village pour se faire saigner. On avertit le chirurgien du lieu. Son air n'inspiroit pas beaucoup de confiance: cependant le général consentit de s'en servir. Comme ce chirurgien étoit près de le piquer, le général retira un peu le bras. Il me semble, Monseigneur, dit le Cadedis, que vous craignez la saignée? — *Ce n'est pas la saignée que je crains, lui répondit-il, c'est le saigneur.*

Une femme venoit de perdre son fils; un sot consolateur entreprend de la consoler, et lui offre en exemple Abraham, qui, pour obéir à l'ordre de Dieu, consent à sacrifier son fils. Quelle différence, s'écrie la malheureuse, croyez que Dieu n'eût jamais commandé le même sacrifice au cœur d'une mère.

*Définition de la folie de l'esprit et de la folie
du cœur.*

Je définis la folie du cœur, cette légèreté qui porte à traiter en badinant tous les sentimens tendres, et je l'appelle caprice ou inconstance.

J'entends par folie de l'esprit, cet enjouement qui nous porte à rire de tout et à tourner tout en plaisanterie, et je l'appelle gaieté.

Ces deux folies ont bien le même caractère de légèreté; mais elles diffèrent en ce que la folie du cœur s'exerce aux dépens de la sensibilité, et celle de l'esprit aux dépens des ridicules; la première fait souvent couler des larmes; la seconde amuse et donne rarement des regrets: celle-ci agit sur l'esprit, et celle-là sur l'ame: la folie du cœur est fille de l'indifférence, et celle de l'esprit est fille de l'imagination.

SPECTACLES DE PARIS.

Roland de Monglave, pièce héroïque en quatre actes, et à spectacles, a été jouée le 20 Février pour le première fois au théâtre de l'*Ambigu-Comique*, et a obtenu un succès complet. En voici l'analyse :

„Roland de Monglave revenu vainqueur des Saxons, excite la jalousie de Lisiare, grand prévôt du duc Milon. Son crédit, ses victoires lui sont devenus tellement insupportables, qu'il a juré de se défaire à quelque prix que ce soit, d'un homme

qui l'efface entièrement à la cour. A cet effet, il a chargé plusieurs hommes d'assassiner Théobalde, fils du duc Milon, et il accuse auprès du prince, Roland de Monglave, d'être l'auteur de ce meurtre ; il suborne même des témoins qui déposent contre Roland. Ce héros se défend envain, l'écharpe du malheureux Théobalde, trouvée chez lui, son épée teinte de son sang, sont des indices trop convainquans, et on le conduit dans une prison d'état. Son écuyer jure de ne pas poser les armes qu'il n'ait rendu la liberté à son maître ; il veut pénétrer dans son cachot, toutes les issues en sont strictement fermées, et défense expresse d'y aborder, sous peine de mort ; enfin, il parvient à parler au capitaine du château, ancien frère d'armes de Roland de Monglave, il réussit à l'intéresser vivement en faveur de ce jeune héros. L'actif écuyer presse le capitaine de faire évader son maître ; mais le capitaine, homme intègre et sévère, ne veut pas manquer à son devoir et il lui promet seulement de tout tenter auprès du duc Milon.

„Quelques momens après, Roland est libre, mais il ignore à qui il doit ce généreux service ; fort de son innocence, il veut courir se justifier auprès du duc ; son écuyer et sa femme le retiennent, et lui conseillent de fuir au plutôt ; des gardes arrivent, on les environne, Roland et son écuyer font preuve de grande bravoure, mais Roland est forcé de céder au grand nombre qui l'accable de toutes parts ; on l'entraîne et on le jette dans un cachot.

„Roland est condamné à mort pour crime de trahison, et le grand prévôt est chargé de faire exécuter l'arrêt. Il est nuit; on le conduit au lieu du supplice; mais un ordre du duc retarde l'exécution; on le charge de chaînes et on le met sous la garde de deux sentinelles. Le fidèle écuyer, déguisé en vivandier, parvient à endormir les soldats avec une liqueur somnifère: il scie les chaînes de son maître et lui rend la liberté. Au moment où il veut fuir, un affidé du grand prévôt les aperçoit, veut appeler du secours; mais Roland et son écuyer le menacent de la mort, s'emparent de lui et l'enferment dans une tour d'où il est bientôt débarrassé par des soldats et le grand prévôt, qui ordonne qu'on coure vivement à la poursuite de Roland. Roland, sa femme et son écuyer abordent dans un vallon entouré de rochers. Un des chefs de l'expédition contre Roland a été sauvé par celui-ci, et Roland se faisant connoître à lui, le soldat lui avoue toute l'infamie de Lisiare, son ennemi. Celui-ci paroît bientôt; fatigué, il veut prendre du repos, et va se délasser dans une grotte voisine: c'est-là qu'il trouve son tombeau; ses propres soldats veulent tuer un ours qui s'enfonce dans la grotte, tirent tous sur l'animal montagnard, et bientôt ils entendent les cris de Lisiare, que le ciel frappe en même tems de la foudre.

„Le duc instruit de la scélératesse de son grand-prévôt, et de l'innocence de Roland, lui rend toute son amitié et sa confiance. „

Adolphe et Clara, ou *les deux Prisonniers*, pièce en un acte jouée au théâtre de l'Opéra comique, a été fort applaudie.

Adolphe, officier prussien, et Clara, nièce d'un ministre du grand Frédéric, se sont mariés trop jeunes, et ont fait presque aussitôt mauvais ménage. Clara, quoique très-vertueuse, est coquette et étourdie; et Adolphe, quoique sensible et plein d'honneur, a été peu fidèle à sa femme. Il sollicite une lettre-de-cachet pour s'en débarrasser, dans le moment où elle emploie contre lui le même moyen; l'oncle de Clara, qui a le projet de réunir, par une stratagème bizarre, ces deux époux, plus inconséquens que coupables, accorde à chacun d'eux, en particulier, l'ordre fatal qu'ils lui demandent, et choisit pour lieu de l'épreuve le vieux château de Limberg, qui appartient à un militaire de ses amis; celui-ci, prévenu par une lettre du ministre, fait tout préparer pour donner à ce bâtiment gothique l'appareil d'une prison d'état, et bientôt les deux époux y sont amenés séparément: Clara se désole en réfléchissant sur l'ennui qu'elle va éprouver dans ce triste séjour, mais on lui apprend qu'un beau jeune homme y est détenu comme elle, et elle court à sa toilette en méditant déjà une conquête. Adolphe, de son côté, se console facilement, quand on lui annonce qu'une jolie femme partage sa détention; tous deux soupirent après le moment de l'entrevue; il arrive enfin; quelle est leur surprise, lorsque levant les yeux l'un sur l'autre ils se reconnoissent mutuellement! Ils se font des reproches, ils se

disent des vérités dures ; mais, peu-à-peu, ils s'adoucissent ; leur malheur commun rapproche insensiblement leurs cœurs, et déjà ils sont raccommodés quand le maître du château (*alors gouverneur de la place*), ordonne leur séparation, motivée sur le respect qu'on doit aux mœurs ; vainement, ils lui représentent qu'ils sont mariés l'un à l'autre, il feint de ne point le croire, et on les sépare réellement. Le désespoir s'empare de leur ame, jamais ils ne se sont aimés si vivement ; ils trouvent le moyen de s'écrire, puis de s'échapper de leurs chambres, puis, enfin, de se voir clandestinement ; un soi-disant geolier feint de se laisser corrompre, il leur apporte une échelle pour favoriser leur évasion nocturne, quand tout-à-coup ils sont surpris par le farouche gouverneur. Celui-ci leur signifie un ordre du ministre qui leur enjoint de signer un acte de séparation sous peine de rester en prison. Ils s'y refusent obstinément, et préfèrent mourir dans un cachot. Le faux gouverneur ne peut plus résister à l'intérêt qu'inspire une si forte épreuve, et il découvre enfin la vérité.

P O È S I E.

Réponse à la Question insérée dans notre N^o. 8.

Tes grâces et tes traits, formés par les amours,
Zulmis, sont dans mon cœur, je les y vois toujours.
Quel peintre, mieux qu'amour me rendroit ta beauté?
D'un nœud de tes cheveux je préfère le gage,
Un portrait n'est que ton image,
Et tes cheveux sont la réalité.

Autre Réponse.

Quand Lysis aime sa bergère,
Qu'a-t-il besoin de son portrait?
Lysis sans art, n'a-t-il pas le secret
De se tracer l'objet qui sut lui plaire?
Mais quand par un larcin heureux,
Lysis de son Eglé ravit la chevelure;
De ce ciseau audacieux,
On est prêt à passer l'injure.
Ce vol est le prix de l'amour.
Que ni l'art ni le tems n'altère;
Donc Lysis a raison, lorsque son cœur préfère
La faveur la moins passagère,
Qui d'Eglé lui peint le retour,

Par une Dame,

Autre Réponse.

Air : Femmes voulez-vous éprouver.

A nos modernes beaux esprits
C'est bien à tort que l'on s'adresse,
Quand on veut connoître le prix
Des gages qu'offre la tendresse;
Car une ame de bonne foi
Et non par ton sentimentale
Dans notre siècle, croyez-moi,
C'est la pierre philosophale.

Sur nos ancêtres enflammés,
Du divin amour Platonique
L'image des objets aimés.
Exerçoit un pouvoir magique,
Mais à présent la volupté
Est seule régnaute à Cythère,
Et la moindre réalité
Vaut l'illusion la plus chère.

Ainsi les amans d'aujourd'hui,
En vrais disciples d'Epicure,
Osent rejeter comme lui,
Ce qui n'est point dans la nature ;
Un portrait ne peut consoler
Des privations de l'absence,
Les cheveux doivent rappeler
Le bonheur et la jouissance.

Vous qui nous mettez à plaisir
Dans cet embarras des richesses,
En nous permettant de choisir
Entre vos portraits et vos tresses,
Parmi ces dons si précieux,
Sexe aimable autant que volage,
Sans doute vous aimez le mieux
Celui qui le moins vous engage.

Des étourdis, des inconstants,
Vraiment vous auriez trop à craindre,
Aussi passez-vous peu de tems,
Mesdames, à vous faire peindre,
Pour multiplier les heureux
Se tondre, a paru plus commode,
Et pour remplacer les cheveux,
Les perruques sont à la mode.

Par un de nos Abonnés.

LE PÈRE MOURANT.

Imité de l'Allemand de Gellert.

Un père étant à l'agonie,
Fit appeler ses deux enfans.
L'aîné brilloit par son génie,
L'autre n'avoit aucuns talens.
Mes amis, leur dit-il, je finis ma carrière;
Approche, mon aîné; que ton sort m'attendrit!
Ma dernière pensée, hélas! est bien amère,
Que vas-tu devenir avec tout ton esprit?
Prends tous mes fonds, mes meubles, ma vaisselle;
Et si j'ai su gagner un peu de bien,
Je veux qu'à mes ordres fidèle,
Ton cadet n'en recueille rien.
Son fils lui répond: ah! mon père,
Je ne puis en ce jour accepter vos bienfaits,
Pourquoi déshériter mon frère?
Je sais ce que je fais;
Dit le vieillard, et bien tranquille,
Sur son sort je n'ai nul chagrin;
Ton frère n'est qu'un imbécille,
Il fera son chemin.

*Stances à la C.^{ne} Simon (qui joue à Paris le rôle
d'Eulalie dans Misanthropie et Repentir).*

Non jamais l'aspect des douleurs
A nos yeux n'offrit tant de charmes,
Simon, chacune de tes larmes
En coûte mille aux spectateurs;
Aux vertus, ce retour sublime,
Force nos cœurs à te chérir;
On est tenté d'aimer un crime
Qui produit un tel repentir.

Ton époux plaît par sa bonté,
Faisant le bien dans le silence,
Il inspire la bienfaisance
A tout un public enchanté;
Vous avez tous deux la magie
D'intéresser et d'attendrir ;
On aime sa misantropie ,
Et l'on chérit ton repentir.

Vous nous présentez le tableau
Des vertus que chacun admire ;
Tous les époux viendront s'instruire
A l'école du bon Menau ,
Et si par son époux , chérie ,
Une femme ose le trahir ,
Elle viendra voir Eulalie
Pour apprendre à se repentir.

De t'entendre sans s'émouvoir,
Une amante eut l'affreux courage ,
L'amant rompit le mariage,
Et l'oublia le même soir.
„Fuyez , dit-il, femme endurcie ,
„Qui ne peut ici s'attendrir ,
„Feroit le malheur de ma vie
„Sans connoître le repentir. „

Malgré les larmes, les sanglots
Qu'inspire ta douleur mortelle,
On revole encore plein de zèle,
Rapprendre et partager tes maux.
Femme, enfant, vieillard, jeune fille,
Tout, vient savourer ce plaisir,
Et s'en retourne en sa famille
Sans éprouver de repentir.

L A B O N N E F E M M E .

Lise , en expirant , souhaitoit ,
Si Cléon se remarioit ,
Qu'il ne trouvât qu'une mégère .
L'époux riant de ses fureurs :
Vous oubliez , dit-il , ma chère ,
Qu'on n'épouse pas les deux sœurs .

L E P O R T R A I T D E L ' A M O U R .

Dialogue.

Peintre , écoute , dis-moi , dis , quel est ce portrait ?
— Ne reconnois-tu pas l'Amour , ce Dieu volage ?
— L'Amour , dis-tu ? — Lui-même , trait pour trait .
— Erreur : prends ta palette , et refais cet ouvrage ;
Enlève ce carquois , cet arc et ce flambeau ;
Arrache ces flèches cruelles :
Retranche ces perfides ailes ,
Et de ses yeux fais tomber ce bandeau .
Non , ce n'est point l'Amour , ce n'est point sa figure ;
Pour soumettre nos cœurs , lui faut-il une armure ;
Retire de sa main ce brandon enflammé !
Ce Dieu doit-il marcher armé ?
— Comment peindrai-je donc le fils de Cythérée ?
— Comment ? viens , suis mes pas et garde ton pinceau .
Vois *Cécile* un instant , et ta verve inspirée
Aisément de l'Amour concevra le tableau .
— Quel objet ravissant ! Seroit-ce une chimère ?
Non.... Mais , grand Dieux ! jamais rendrai-je tant n'appas ?
J'osai peindre l'Amour que je ne voyois pas ,
Ma main , quand je la vois , n'ose peindre sa mère .

Q U A T R A I N.

Contre l'Amour, beautés rebelles,
 Envain formez-vous des projets;
 Veut-on fuir? l'Amour a des ailes:
 Veut-on combattre? il a des traits.

É N I G M E.

Iris, je dois l'existence
 Au mortel industriel,
 Qui, des flots d'un gouffre immense,
 Sauva vos premiers ayeux.

Mon plus ordinaire asyle
 Est la plaine ou le coteau;
 Et l'on ne m'aime à la ville
 Qu'à table ou sur le berceau.

Si mon teint faisait ma gloire,
 J'ai par fois l'éclat de l'or:
 Mais que je sois blonde ou noire,
 Je suis toujours un trésor.

Sans être utile à la guerre,
 Ni propre au moindre combat,
 J'ai de quoi mettre par terre
 Le plus robuste soldat.

Je n'accorde mes largesses
 Qu'à des soins multipliés;
 Et pour avoir mes richesses
 Il faut me fouler aux pieds.

L O G O G R Y P H E.

A Madame D....

Par fois un logogriphe amuse vos loisirs:
 J'en fais tous les dix ans deux ou trois, que je pense.

Pour rendre celui-ci conforme à vos desirs,
Des fleurs de votre esprit, je veux qu'il se nuance,
Qu'il soit simple, élégant, délicat comme vous,
Qu'il joigne un ton léger à beaucoup de décence ;
Je veux que, s'il se peut, il plaise à tous les goûts,
Qu'à tous les yeux enfin, il offre votre image.
— Mais voyez ! quel bavard ! il se moque de nous !
Sa préface est déjà plus longue que l'ouvrage !
— Allons, c'est vrai ; j'ai tort. — Finira-t-il ? — Tout doux !
Point d'humeur, ma cousine !.. — En vérité, j'enrage !
— M'y voici. — C'est heureux ! — Sur-tout pas de courroux !
La colère va mal sur un joli visage....
— Encor des complimens !.. oh ! l'ennuyeux cousin !
Au fait, au fait.. — J'y suis.. — Le logogriphe, enfin !
Il prend donc le plus long chemin
Pour faire durer le voyage ?
— D'accord.. — Mais viendra-t-il ? ou ne viendra-t-il pas ?
— Il viendra ; le voilà !.. c'est qu'il vient pas à pas ;..
Comme il n'a que *trois pieds*, ainsi que la marmite
Dont parle Lafontaine, il va clopin-cloquant ;
Mon logogriphe est un enfant
De l'espèce la plus petite ;
Au lieu que, s'il étoit géant,
Il marcheroit beaucoup plus vite.
Ecoutez-le bien maintenant ;
Debout sur ses trois pieds, il va parler lui-même.
(Ici, c'est le logogriphe qui parle)
Oh ! convenez que mon sort est charmant !..
Je comble les vœux d'un amant,
Lorsque, saisi d'un trouble extrême,
Pour la première fois près de l'objet qu'il aime,
Seul, éperdu, tremblant à ses genoux,
D'une voix presque éteinte il lui dit : *m'aimez-vous ?*
Souvent une beauté farouche
Me laisse expirer dans sa bouche ;
Mais l'ami délicat me cherche dans ses yeux,
Et, s'il m'y trouve, il est heureux.

Souvent encore, hélas ! à l'autel (ô scandale !)
Jeune Nymphé, au mépris de la foi conjugale,
Fait de moi tout-à-coup un maudit imposteur,
Quand mon antagoniste est au fond de son cœur.
On trouve en moi, cousine, une vache immortelle ;
Son lait de votre teint a fourni le modèle ;

Plus un adverbe ; plus une conjonction ;

Et puis une exclamation ! . . .

Ou, si vous l'aimez mieux, une *interjection*,
Tous grands mots qui font peur ; mais sachant la *grammaire*,
De vous les expliquer il n'est pas nécessaire.

C H A R R A D E.

Lecteur, dans mon second est cinq fois le premier ;
Moitié de mon second fait juste mon troisième :
Mon troisième, hormis un, forme mon quatrième ;
Mon troisième avec mon dernier
Fait un de moins que mon deuxième.
Mon second après mon premier
Formeroit huit fois mon troisième :
Enfin premier, second, troisième et quatrième
Sont contenus dans mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Chapeau. — Celui du Logogriphe est : *Sapin* (où
l'on trouve : *pin, sa, as, pain, pas, Spa*). —
Celui de la Charrade est : *Charmante*.



